

# Didier Ruef raconte l'an 2020 au gré d'un cliché quotidien

Entre cette crèche de Noël immortalisée à Lugano et le portrait de l'auteur quasi nu devant sa glace, il s'est écoulé un an. Au cours de ces 366 jours de l'année 2020, une tornade pandémique s'est abattue sur les habitants de la planète Terre, leur faisant vivre l'ère la plus bousculée de ce siècle. Mais lorsque Didier Ruef s'est lancé dans son projet de journal photographique, il ne se doutait pas que son univers se rétrécirait à son seul pays de résidence ni qu'il rencontrerait une mort si cruelle et nombreuse dans les hôpitaux.

Non, les origines de «2020», l'ouvrage que le photoreporter genevois a récemment publié aux Éditions Till Schaap, sont à cher-

cher dans son envie de réaliser un projet en noir et blanc. «L'idée est née d'une remarque de ma fille, Micaela, explique Didier Ruef. Elle trouvait que mon travail en noir et blanc était meilleur que celui en couleur. Cette observation a servi de catalyseur.» Une envie doublée du désir d'utiliser son appareil Ricoh GR III, reçu en 2019: un outil qui tient dans la poche et offre de dégainer discrètement, avec une focale fixe permettant «un retour aux fondements et à la liberté dans la photographie».

Pour cette année de pérégrination visuelle, l'artiste de 60 ans s'est fixé quelques règles simples mais rigoureuses: utiliser cet unique boîtier, prendre quotidiennement,



24.02.2020, test d'un appareil de réalité virtuelle. D. RUEF

du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, des images dont une seule serait retenue par jour, sans fil thématique. «J'avais déjà opéré sur un mode similaire en 1999, en suivant toute la grossesse de ma femme ainsi que la naissance et les premiers mois d'existence de notre fils», raconte celui qui réside depuis longtemps au Tessin. Dans «2020», ce sont les dates qui jouent les numéros de pages – lesquelles ne comportent qu'un seul cliché – et l'heure et le lieu de la prise de vue qui servent de légende. Le reste est laissé à l'interprétation du regardeur. Au fil de cette lecture chronologique, de curieuses rencontres s'opèrent. Une tête de mannequin captée dans une vitrine le 23 janvier à Davos fait face

à un corps de dinosaure décapité, remis à côté d'une poubelle à Aathal le jour suivant – sur le parking d'un musée voué à ces animaux de la préhistoire.

Une visite à Abu Dhabi, le 23 février, donne l'occasion de découvrir une femme en abaya testant un dispositif de réalité virtuelle et une escapade à Genève l'opportunité de saisir, le 14 juillet, trois karatékas en exercice devant le mur des Réformateurs, dans une collision drolatique entre traditions d'Orient et d'Occident. Évidemment, on assiste à l'arrivée du virus. En mars, les premiers masques apparaissent, suivis bientôt d'un instantané glaçant au cœur d'une unité de soins intensifs. Le photographe, toutefois, préfère

la poésie de l'ellipse aux descriptions frontales: pour raconter le temps suspendu du confinement, il montre un père et sa fille qui ont choisi un parking désert pour jouer au tennis.

L'année se clôt, le 30 décembre, avec une vue de télésiège sur fond de cimes enneigées. En regard, un autoportrait dans une salle de bains, en slip et le bras en écharpe, adjoint de la seule légende de l'opus: Didier Ruef a échappé au coronavirus, pas à la chute à ski. Un accident qui lui valut sept mois de convalescence. Et un temps aussi long privé d'images. **Irène Languin**

«2020» Didier Ruef, Till Schaap Édition, 2021.